

SOMMAIRE

Nathalie Cousin et sa série de photographies *Galerie l'Air*

Extraits de *La lucarne* de Seamus Heaney

La Galerie Alain Paire reçoit Vincent Bioulès

Texte monographique *Julien Blaine, le Mémorialiste des Muses* par Claude Darras

Paul Claudel, *Psaumes* (une lecture de Claude Minière)

La Dernière Epopée de Charles-Mézence Briseul aux éditions Ikko

Rainer Maria Rilke

Nouveaux Délits - Numéro 32 - Revue de poésie vive et dérivés

&

A LIRE ABSOLUMENT !

Brancusi contre Etats-Unis : un dossier proposé par Christine Bauer sur le site
"Regard au pluriel"



Charlotte et Justin saut

Nathalie Cousin sur le site Esprits Nomades



Bruno vol

■ Lien : <http://www.espritsnomades.com/artsplastiques/cousin.html>

■ Seamus Heaney



On ressentait et l'air et la terre là-haut,
Exposé au monde, étourdi, volatil,
Comme une pause dans les marées, dans la musique.
(*La lucarne*, « Ajustages » IV, p.121)

*How airy and how earthed it felt up there,
Bare to the world, light-headed, volatile
And carried like the rests in tides or music.*

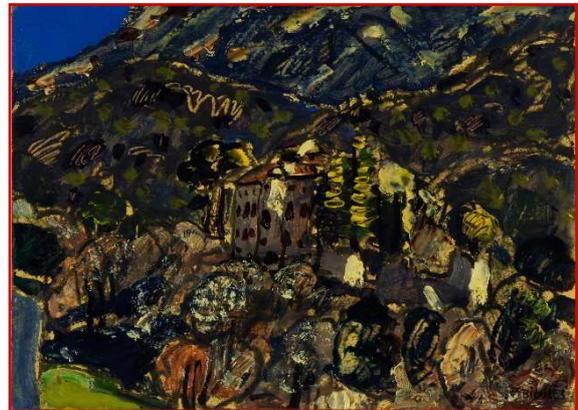
Photo : Manuel Alvarez Bravo

EXPO

LA GALERIE ALAIN PAIRE

Vincent Bioulès

Exposition du vendredi 22 mai au
samedi 5 juillet 2009 de Vincent
Bioules "*Château de Vauvenargues
et Face Nord de la Sainte
Victoire*"



Exposition programmée dans le cadre de la
Saison Cézanne/Picasso 2009

Vernissage vendredi 22 mai à partir de 18h

LA GALERIE Alain PAIRE

ouverte du mardi au samedi

le matin de 11 h à 12h 30 - l'après-midi de 14 h 30 à 19 h

Tél 04.42.96.23.67



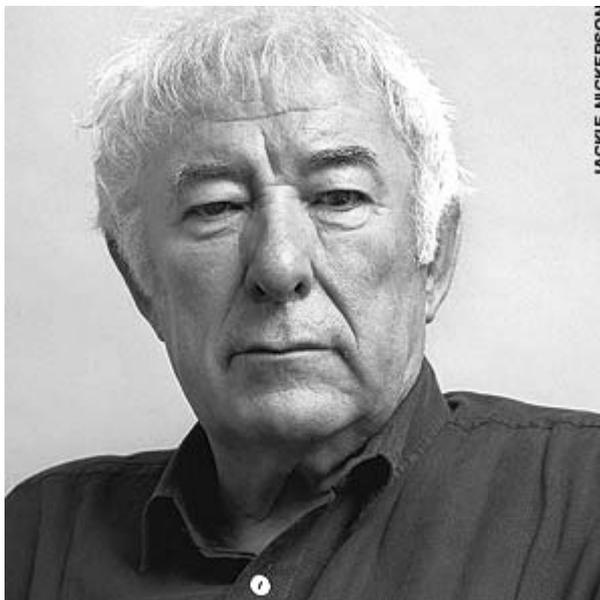
[Oeuvre sur papier, techniques mixtes, format 120 x 80 cm. Copyright Pierre Schwartz.
Huile sur toile, petit format, copyright Pierre Schwartz.]

Pendant le premier trimestre 2009, Vincent Bioulès a séjourné et travaillé sur le motif, dans la vallée de Vauvenargues, pour réaliser l'exposition de cet été. A partir du lieu-dit Les Lamberts pour des paysages qui silhouettent les crêtes de la face nord de la Sainte-Victoire, ensuite en amont du village pour des grands et petits formats du château de Vauvenargues.

Dans un entretien qui paraîtra prochainement dans un supplément de *Connaissance des arts*, Vincent Bioulès explique : *"En me retrouvant au pied de la montagne Sacrée voici quelques mois, je n'ai pas pensé à Cézanne un seul instant, pas davantage à Picasso, m'étonnant seulement de ce qu'il eut voulu habiter le très étrange château de Vauvenargues ... Ce qui m'intéresse n'est plus de prendre pied dans l'histoire de l'art avec l'assentiment de tel ou tel ... Mais seulement dans l'acceptation de ma propre enfance retrouvée, d'exprimer une émotion très ancienne et longuement refoulée. Picasso disait : "Qu'est ce que c'est long de devenir jeune !". Il me plairait seulement que l'on puisse y songer en regardant mon travail d'aujourd'hui"*.

Vincent Bioulès est né à Montpellier le 5 mars 1938. Il a enseigné la peinture à l'Ecole d'Art d'Aix-en-Provence pendant seize ans, de 1966 à 1982. La presque totalité de ses toiles des saisons de *La Place d'Aix* avait été présentée au Musée des Tapisseries pendant l'été 2000. En juillet 2003, en collaboration avec l'Atelier Cézanne, Bioulès avait présenté des toiles et des pastels à propos du *Pic Saint Loup / L'autre montagne*. Pendant l'été 2006, en coproduction avec Bruno Ely, à cette époque conservateur du Musée des Tapisseries d'Aix-en-Provence, une exposition avait réuni un ensemble d'études préparatoires à la grande toile de *L'Atelier Gris* qui fut à propos de L'Atelier des Lauves de Paul Cézanne une commande de la Ville d'Aix en Provence.

Lourdeur d'être. Et la poésie
Paressant au marasme de ce qui advient.
Avoir attendu près de cinquante ans
Pour croire aux merveilles ! Bric-à-brac de fer-blanc
Des bricoleurs. Si longtemps pour que l'air s'éclaircisse,
Que le temps s'émerveille, que le cœur s'illumine.
Seamus Heaney, « La lucarne » (Gallimard, 2005, p.109)



[...]

Ils aimaient ressentir, au-delà, la présence de la vallée,
Comme si, posée contre le monde, se dressait une échelle
Où ils auraient grimpé, au risque de retomber
Dans l'air et le vide absolus
Qu'ils portaient sur leurs épaules.

La vieille route
Montait jusqu'au pays des amoureux :
On arrêtait en plein ciel sa voiture,
Immobile dans le crépuscule, et les nuages avançaient
Par bouffées dans le reflet profond des tuiles
Et des pare-brise assoupis.

Ils étaient arrivés,
Egarés dans le fort des plaisirs multiples
Où l'herbe était soupir, où l'air était haleine ;
Ivres de puissance malgré un certain embarras ;
A ces jeunes époux habitués à l'amour licite de la chambre
Manquait la douceur qui les avait séduits.
Pas un nid dans l'abri des joncs, cloches intactes des bruyères,
Plus de philtre d'amour aux torrents de montagne.

[...]
(p.95)

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Le poète et performeur **Julien Blaine** au musée d'art contemporain de Marseille



« L'Écrit, le cri »

du 7 mai au 20 septembre 2009

L'exposition retrace pour la première fois son itinéraire poétique à travers ses œuvres plastiques les plus remarquables.

Le critique d'art **Claude Darras** a évoqué l'artiste dans son dernier ouvrage, « **Ateliers du Sud – l'aventure intérieure** » (avec le photographe **Maurice Rovellotti**, éditions Gausson, 2008), à travers un texte monographique que nous reproduisons ici.

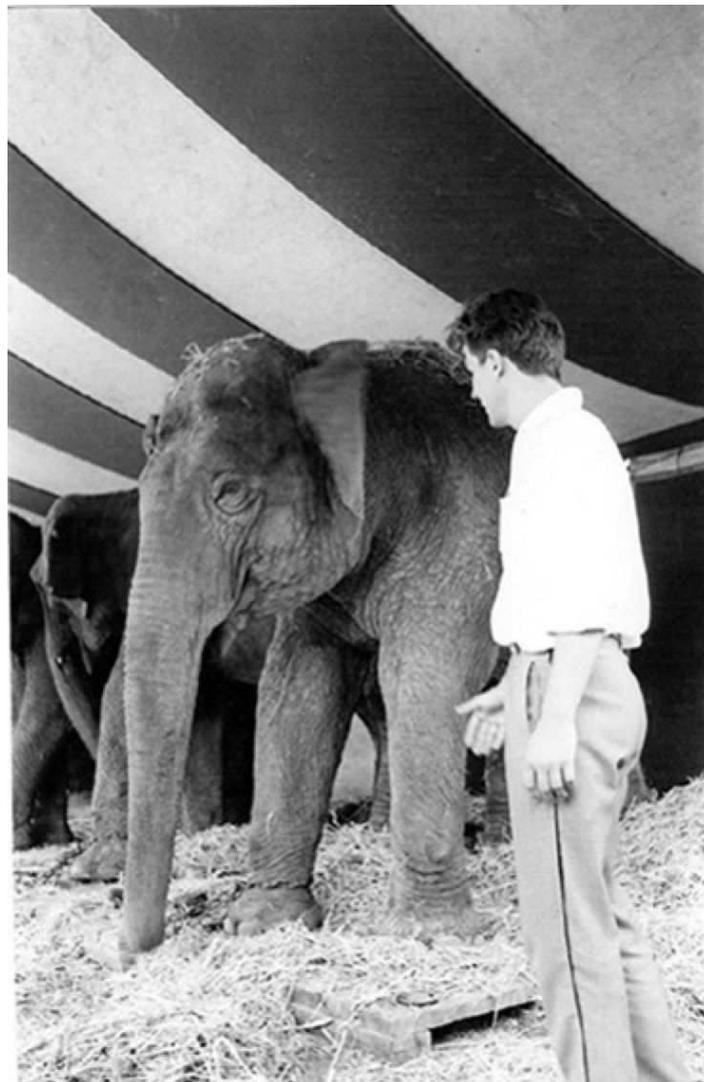
MAC Galeries contemporaines des musées de Marseille, 69, avenue de Haïfa, 13008 Marseille.

Vernissage le mercredi 6 mai à 18h30

**TEXTE MONOGRAPHIQUE SUR JULIEN BLAINE
PAR LE CRITIQUE D'ART CLAUDE DARRAS ET
LE PHOTOGRAPHE MAURICE ROVELLOTTI**



Julien Blaine



En 1962, à Aix, Julien Blaine confronte les barrissements d'un éléphant de cirque à la phonétique humaine

Claude DARRAS, [Julien Blaine, le Mémorialiste des Muses]

Plus que lu, le poème, prodigieux amalgame du sens et du son, doit être, d'après lui, dit ou crié : manière de ressusciter la voix de celui qui en a forgé les mots et assemblé les lettres. Malheureusement, des prosateurs qui ont laissé les premiers signes connus, il y a quelque 35000 ans, nous ne disposons d'aucune archive vocale. Lui tente d'imaginer l'élocution et la dramaturgie de ces lointains diseurs qui imprimaient leurs sentences à même la pierre des grottes des Eyzies-de-Tayac-Sireuil en Dordogne. Il croit même reconnaître les échanges entre le chaman aurignacien et l'animal sauvage au gré d'un dialogue avec des éléphants de cirque dont il confronte, en 1962, à Aix-en-Provence, les barrissements à la phonétique humaine. « *Cet art du langage, débite-t-il d'un trait, doit se doter d'outils de mémoire qui conservent son vocabulaire et sa grammaire et enrichissent son histoire en dynamisant l'héritage de l'interprète.* »

Empruntant les mêmes « terrains » que les anthropologues, il compare les symboles pariétaux gravés par les habitants de la future Aquitaine (œil, main, vulve, feuille, plume et poisson) à ceux dessinés ou tissés par les Bamilékés du Cameroun ou les Indiens Piaroas de l'Orénoque au Venezuela. Malgré la longue séparation des siècles, il se rend compte que ces trois peuples-là partagent des rites analogues. S'il déplore le mutisme forcé des humains antédiluviens, il maudit l'intolérance inquisitoriale de leurs descendants qui ont volé, par le feu et dans le sang, les secrets des magiciens et des sorcières et censuré les « paroles » des fous et des simples dans des ouvrages précieux. Il s'attache à libérer ces mémoires et à les diffuser à travers des livres, des peintures, des collages, des affiches, des récitals et des performances. Dans ce dernier cas, la conque de l'océan Indien et la berçante brésilienne ornent une « poésie élémentaire en chair et en os » qui prolonge la poésie sémiotique de ses débuts et consonne avec la poétique sonore de Bernard Heidsieck, la tendance spatialiste de Pierre Garnier et le concrétisme de Jean-François Bory.

« *En 1962, remarque-t-il, j'avais vingt ans et mes références poétiques, outre Antonin Artaud, Charles Baudelaire et Gérard de Nerval, célébraient Stéphane Mallarmé ("Un coup de dés jamais n'abolira le hasard", 1897) et Guillaume Apollinaire ("Calligrammes", 1918). Or, je me suis étonné que personne ne s'intéressait au matériel typographique des mots et des lettres, à savoir les caractères en plomb. Est-ce sous l'influence du sculpteur César Baldaccini, familier de la maison paternelle, et à la vue de ses compressions ? Je me suis mis à casser ces matériaux d'imprimerie, à les plier, à les limer, à les tremper dans l'acide, ce qui transformait les mots et les phrases primitivement assemblés et changeait leur sens. La métamorphose m'exaltait. D'une certaine façon, elle a déterminé les "Carnets de l'Octéor" (1962) et l'œuvre tout entier sans doute.* »

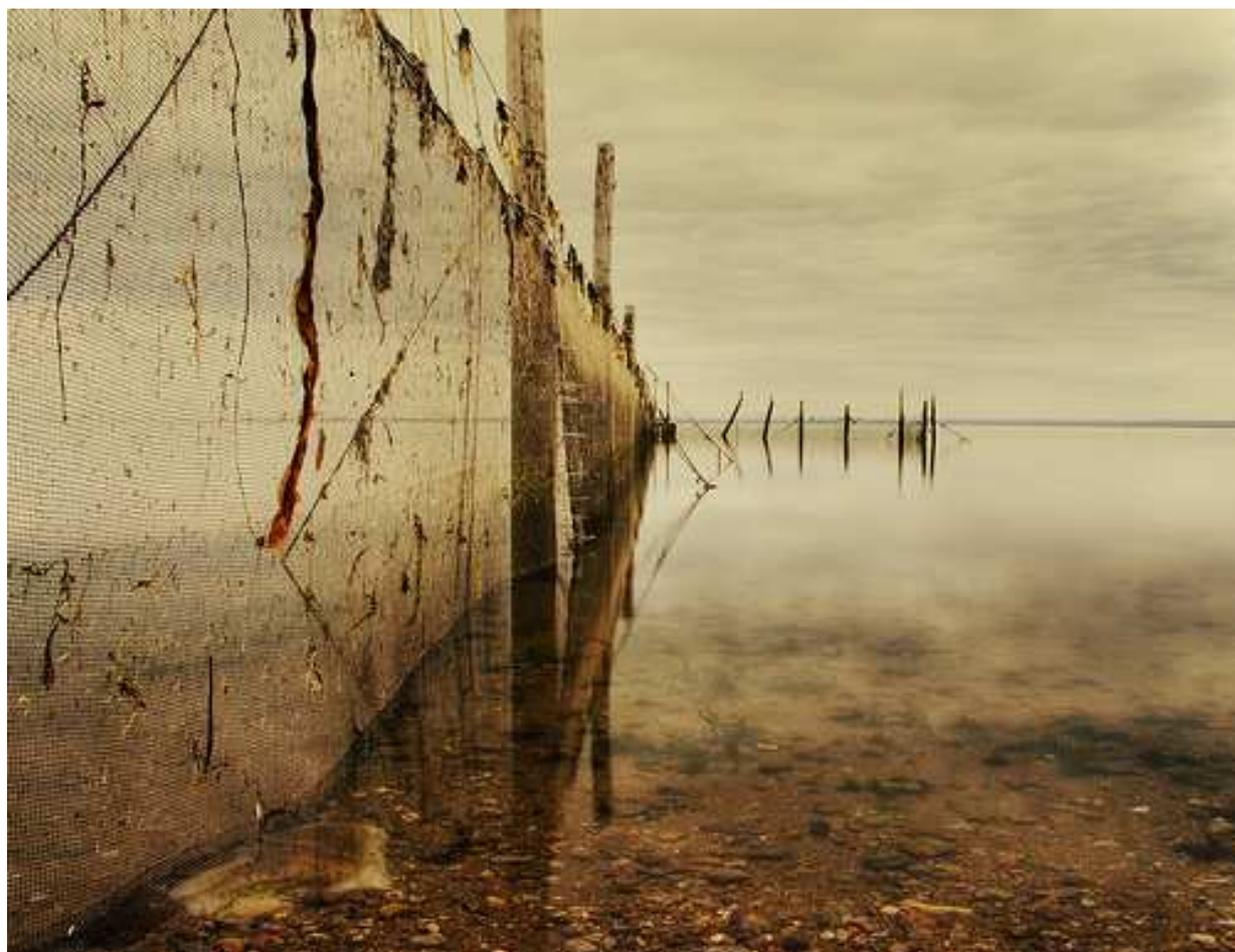
Les événements de Mai 68 assèchent durablement la plume du poète qui redevient Christian Poitevin jusqu'en 1975, année où son double Julien Blaine fonde « *Doc(k)s* », une revue poétique d'exception qu'il anime jusqu'en 1991. Les 95 numéros publiés marcottent dans plusieurs régions du monde et cimentent de belles amitiés littéraires. Carmello Arden Quin (Argentine-Uruguay), Joan Brossa (Espagne), Allen Ginsberg (États-Unis), Kitasono Katué (Japon), Jésus Raphaël Soto (Venezuela), Adriano Spatola (Italie), Philippe Castellin, Jacques Donguy et Pierre Restany (France) œuvrent à ses côtés. Le soixante-huitard compte parmi les fondateurs du journal « *Libération* », emblématique d'une certaine gauche française. Et Robert Paul Vigouroux, successeur de Gaston Defferre

à la mairie de Marseille, lui confie en 1989 le maroquin de la Culture : le centre international de Poésie (*CipM – Le Refuge*) et le musée d'art contemporain (*Mac*) sont créés sous sa mandature (1990 et 1994). Le revuiste et théoricien, quant à lui, vient d'inventer, ne l'oublions pas, le point de poésie, pour lequel son éditeur doit fondre le caractère.

Qui ne l'a vu au moulin à huile des Bonfils, à Ventabren, géant hirsute et chevelu, tonitruer, en convulsant ses muscles faciaux et en tordant certaines dentales ou diphtongues ? Qui ne l'a entendu à l'intérieur de ce centre d'art qu'il a créé (1997-2007), bouillant et tendre imprécateur, proférer l'injustice, la dignité mise à mal et la liberté violentée ? La puissance de son registre atteint au paroxysme et stimule le système nerveux de l'auditeur jusqu'à la transe. Au secours des Indiens d'Amérique du Nord, parmi les dissidents russes, au coude à coude avec les intellectuels chinois, il reste l'homme des « grandes causes », quitte à exaspérer ceux que cette ubiquité morale pourrait laisser perplexe.

Musique (sérielle ou primitive) et peinture (entre Cobra et Fluxus) demeurent inséparables de sa geste poétique. Partition à chanter, toile à peindre ou papier à écrire subissent une égale corrosion. Mais ces atteintes annoncent une reconstruction, la renaissance d'un *codex* singulier où le mot, le son, la trace et le corps sont convoqués. À cet égard, la combinatoire verbale et iconique des « *13427 Poèmes métaphysiques* » (1986) et les grandes laisses épiques de « *Bimot* » (1990) ont été écrites non pour être psalmodiées selon les replis de la conscience, mais pour être hurlées, car leur timbre a besoin d'une énergie phénoménale et du grand air des traversées océaniques. « *À 13 ans, déjà, racontait-il soudain nostalgique, je criais mes poèmes à l'abri des collines d'Allauch où une vingtaine de cabanes secrètes me servaient de gueuloir au milieu de la garrigue.* » En trente ans, il s'est dissimulé sous une kyrielle d'hétéronymes, noms d'auteurs et de doubles de lui-même : Jules Van, Tahar ben Kempta, Louis Desravines, John Jonathan Handgee, Alias Viart, Constance Aquaviva, Ludmila Marzan, Étienne Bienarmé et Fedor Ziamsky... Étonné et amusé à la fois que l'on puisse reconnaître l'un ou l'autre à Gênes ou à Kassel comme la première rock star venue, il continue d'abuser de drogues douces : les plaisirs du voyageur et la révision de poèmes romantiques qu'il est bon de savoir par cœur. Par cœur, c'est le mot.

Claude Darras



Photographie : Irène Suchocki



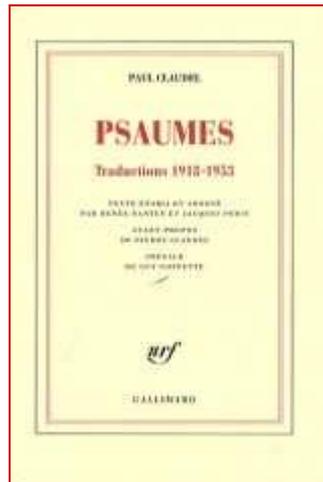
Et quand des signes que j'avais voulu ne pas voir – un pont de fer sous les peupliers, une mare d'huile, bien d'autres, qui signifiaient le néant – eurent coagulé dans la lumière première comme l'âge en moi l'exigeait, il m'est certes permis de croire que ce qui déjà n'était que mon rêve, privé désormais d'attache, n'eut qu'à glisser jusqu'à l'horizon. Yves Bonnefoy, *L'arrière-pays*, 2003 pour Gallimard (p.104)

NOTE DE LECTURE

Claude Minière :

Paul Claudel, *Psaumes*, - Traductions 1918-1953

Gallimard, 2008



« La manière que j'ai eue de mettre un pied devant l'autre, tout de même il est temps d'y songer, et toute cette écriture que j'ai écrite avec ma langue. » (*Ps.* 38) *Lire la suite*

■ Lien : <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2009/04/22/psaumes-paul-claudel-une-lecture-de-claude-miniere.html>

Charles-Mézence Briseul la Dernière Epopée



Editions Ikko, 2009

Composée de six parties ou chants, la dernière épopée est avant tout un poème narratif. Le héros, incarnation assumée de l'auteur, assiste à la mort des dieux anciens et affronte le dieu unique qui commence déjà à se manifester. De cette lutte dépendent le sort de la beauté mais aussi celui de la poésie. L'apparition de la modernité numérique va cependant achever la possibilité même de toute épopée en divinisant les mortels. Le héros disparaît alors.

Extraits

« ce matin oui j'irai
au temple pour la corvée d'encens user
mes genoux devant la divinité radieuse
tu es le plus beau des dieux, Assur,
voire même le plus fort, on le dit
et ta mort prochaine me rend si triste
tant de sièges gagnés en ton nom
tant de pestes lancées contre nos ennemis
Assur, donne-nous la victoire, aujourd'hui
et demain
ne meurs pas trop vite
laisse-moi la foi des jours grands
celle qui dure plus longtemps que le
silence »

LA DERNIÈRE ÉPOPÉE

Charles-Mézence Briseul

[re-pon-nou](http://re-pon-nou.blogspot.com/)

■ Lien : <http://re-pon-nou.blogspot.com/>

RECIT

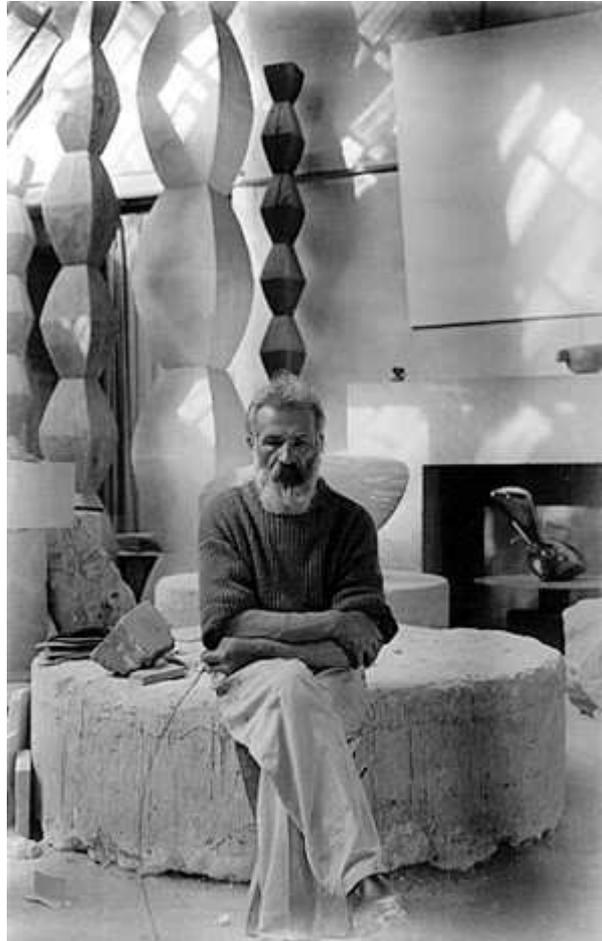
LES CAHIERS DE MALTE LAURIDS BRIGGE

RAINER MARIA RILKE

Garde-toi de la lumière qui creuse davantage l'espace ; ne te retourne pas pour voir si nulle ombre ne se dresse d'aventure derrière toi comme ton maître. Mieux eût valu rester dans l'obscurité, et ton cœur illimité aurait essayé de devenir le cœur lourd de tout l'indistinct. Voici que tu t'es repris en toi, que tu te sens prendre fin dans tes mains et que, d'un mouvement mal précisé, tu retraces de temps en temps le contour de ton visage. Et il n'y a presque pas d'espace en toi ; et tu te calmes presque à la pensée qu'il est impossible que quelque chose de trop grand puisse se tenir dans cette étroitesse ; et que l'inouï même doit devenir intérieur et s'adapter aux circonstances. Mais dehors, dehors tout est sans mesure. Et lorsque le niveau monte au-dehors, il s'élève aussi en toi, non pas dans les vases qui sont en partie en ton pouvoir, ou dans le flegme de tes organes les plus impassibles : mais il croît dans les vaisseaux capillaires, aspiré vers en haut jusque dans les derniers embranchements de ton existence infiniment ramifiée. C'est là qu'il monte, c'est là qu'il déborde de toi, plus haut que ta respiration, et, dernier recours, tu te réfugies comme sur la pointe de ton haleine. Ah ! et où ensuite, où ensuite ? Ton cœur te chasse hors de toi-même, ton cœur te poursuit, et tu es déjà presque hors de toi, et tu ne peux plus. Comme un scarabée sur lequel on a marché, tu coules hors de toi-même et ton peu de dureté ou d'élasticité n'a plus de sens.

Traduit de l'allemand par Maurice Betz
Editions du Seuil, 1966, pour la traduction française
(p.70)

Brancusi contre les Etats-Unis



Depuis 1913, la législation américaine exonérait de droits de douane tout objet ayant le statut d'œuvre d'art. La loi précisait que les sculptures devaient être « taillées ou modelées, à l'imitation de modèles naturels » et en avoir également « les proportions : longueur, largeur et épaisseur ». Selon une définition plus large de 1922, les « sculptures ou statues » devaient être « originales », ne pas avoir fait l'objet de « plus de deux répliques ou reproductions » ; (...) avoir été produites uniquement par des « sculpteurs professionnels » (...), « taillées ou sculptées, et en tout cas travaillées à la main (...) ou coulées dans le bronze ou tout autre métal ou alliage (...) et réalisées au titre exclusif de productions professionnelles de sculpteurs » ; et les mots « peinture », « sculpture » et « statue » (...) ne devaient pas être « interprétés comme incluant les objets utilitaires... » [Lire le dossier](#)

PAR AILLEURS.....

■ Nouveaux Délits - Numéro 32

REVUE DE POÉSIE VIVE ET DÉRIVÉS



Site de la revue
+ d'infos

■ Lien : <http://larevuenouveauxdelits.hautetfort.com/>



Rappel des liens

- Lien : <http://www.espritsnomades.com/artsplastiques/cousin.html>
- Lien : <http://www.galerie-alain-paire.com/>
- Lien : <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2009/04/22/psaumes-paul-claudel-une-lecture-de-claude-miniere.html>
- Lien : <http://re-pon-nou.blogspot.com/>
- Lien : <http://regardaupluriel.hautetfort.com/archive/2009/04/17/brancusi-contre-etats-unis.html>
- Lien : <http://larevuenouveauxdelits.hautetfort.com/>



Les Carnets d'eucharis

© Choix des photographies et conception du bulletin électronique : Nathalie Riera

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com>

<http://virgulesdepollen.canalblog.com>

nathalieriera@live.fr